

# A quoi pensent les moins de 35 ans ?

## L'anti-art à la Biennale de Paris

Dialogue entendu dans la foule : « Ça s'appelle l'art conceptuel... Puis : « Il n'y a pas d'art du tout... Dans le temps, il y avait au moins des tableaux ». Le parleur n'était pas de la première jeunesse...

La rupture n'est totale qu'avec un certain public : celui de l'amateur d'art. Ici, l'art ne réside pas dans l'œuvre mais dans une forme de vie... qui soit elle-même une œuvre d'art dans la mesure où elle est désaliénante. C'est peut-être pour une telle orientation que plaide la Biennale. Nous sommes ici à la fête. Une fête à laquelle semble déjà vous convier le parc floral lui-même. Pelouses sans fin sur lesquelles roulement des massifs de fleurs ponctuées par ces « arbres » faits de main d'homme que sont les sculptures monumentales de Calder, Stahly, Agam, Schoeffler, Tinguely... C'est l'avant-garde d'hier. Et aujourd'hui la « métamachine » de Tinguely fait figure d'une œuvre suréaborée qui rentre du coup dans le rang.

### Casseurs de dogme

Une grande salle vide du stand « support-surface » et « peinture-cahiers théoriques » de Philippe Sollers n'offre au regard qu'une table de vente couverte de libellés contre la « mascarade idéologique » de la Biennale ; d'ailleurs, l'écrivain ne veut discuter que de « De la Chine » de Maria-Antonieta Macciocchi.

M. Malraux, inaugurant la Biennale il y a dix ans, lançait, avec une ironie acide, devant la « métamachine » de Tinguely qui crachait de l'encre et peignait automatiquement abstrait : « L'art abstrait a conquis sa place dans l'histoire ».

M. Duhamel, qui a passé deux bonnes heures à visiter cette Biennale, la première hors du musée, n'a pas dû manquer de remarquer une autre machine à pendule qui fabrique « automatiquement » des dessins aux variations symétriques, mais cette fois sans humour. Froidement, elle en débite avec un mouvement de pendule régulier. Ne prenez pas la peine de dessiner. La machine le fait pour vous et vous rend libre pour des activités plus sérieuses.

Mais si M. Duhamel s'est attendu au parc floral, ce n'est pas seulement pour parfaire son information artistique mais aussi pour saisir concrètement à quoi pensent les jeunes de moins de trente-cinq ans et plus particulièrement les artistes, ses administrés. Le ministre a pu mesurer à quel point tout ici est « contre », et « contesté » par principe. A la vérité, la « contestation » est ici appelée, institutionnalisée dans un laisser-faire artistique qui a, comme dit M. McLuhan, une fonction secondaire de « soupe de sécurité aux hautes pressions sociales ».

POUR la septième du nom, cette Biennale est une résurrection. La crise des idées de 1968 l'avait laissée exsangue et quasi défunte. La voici qui revient avec des airs de fête. Et pour cette raison rarement on en aura tant attendu. Rarement aussi on nous aura autant laissé sur notre faim.

D'abord l'atmosphère de déménagement, où rien n'est tout à fait discernable, reste dans le confus et l'informulé. Cela ne tient pas seulement au grand hangar, à l'espace coupé de bandes de toile, parmi lesquelles se répartissent les œuvres avec incertitude. Peut-être aux œuvres elles-mêmes. Si l'art est plus que jamais en crise c'est que les idées le sont également, et les idéologies qu'il recouvre, ou récuse.

Dans cette Biennale, le côté éphémère et la minceur des travaux apparaissent eux-mêmes une attitude significative de réfutation du labeur dit artistique. Si les sociétés sont en crise, les œuvres d'art aussi le sont. Les unes expriment les autres dans une dialectique que cette Biennale montre peut-être plus que jamais. Par une certaine absence : comparativement aux précédentes Biennales, celle-ci est vide et les œuvres moins substantielles. Le visiteur rencontrera un « exposant » en baguenaude, la tête enfermée dans un carcan. Il en croisera un autre habillé en ecclésiastique et se souviendra l'avoir vu tout à l'heure sous une autre apparence. Durant tout le mois de la Biennale, celui-ci changera d'accoutrement à chaque heure... Sur l'asphalte, des acteurs se livrent à des contorsions... On cherche l'art, et on risque de trouver les artistes qui ne livrent que des attitudes deve-nues formes.

LE MONDE  
5, rue des Italiens - 9e

29 Sept. 1971

Les artistes ne fabriquent pas d'œuvres, ils interviennent. Loin d'être offerte à la délectation du spectateur, l'œuvre est une réflexion sur la vie. Ainsi, en passant à travers les pelouses, on ne

manque pas d'être frappé par le travail d'une équipe hollandaise qui a pris pour nom de circons-tance : « Cognition aérodynamique ». Ce « container » en feuille de plastique transparent, avec ses 20 000 litres d'air du paradis, est-il offert à la contemplation avec ses boudins d'air pur lancés tous azimuts, dans lesquels il faudrait aller pour aspirer quelques bouffées ?

C'est la réflexion anti-pollution. Elle est ironique et un peu déses-pérée. L'œuvre elle-même n'est qu'une attitude devenue forme. Depuis 1963 les Biennales nous ont habitués à ces œuvres d'environnement, travail d'équipe qui supprimait l'artiste au singulier.

Refaire l'environnement, c'est plutôt « désenvironner » l'homme d'un milieu qu'il voudrait fuir. Ces travaux sont relativement peu nombreux cette année et n'ont pas toujours, comme cela s'imposait naguère, partie liée à l'archi-tecture. Les organisateurs avaient proposé aux participants des thèmes « utiles » : lieux culturels mobiles, jeux d'enfants... Leurs souhaits sont restés sans réponse. Ici, les « environnements » sont surtout « contre », « désaliénants », destinés à exaspérer les imagina-tions et à régénérer le besoin de récupération dans la nature des valeurs oubliées, précisent les auteurs de l'un des projets.

Voici donc une génération d'ar-tistes réveilleurs d'idées, briseurs de valeurs et casseurs de dogmes qui tentent par l'humour et le ludique de retrouver romantique-ment la cohérence d'une vie aujourd'hui en miettes.

Ce qui n'est plus de mise, c'est l'appel au sentiment contemplatif si essentiel dans l'appréciation de l'œuvre d'art traditionnelle. Cela est encore plus évident dans l'architecture, art du permanent qui entre lui aussi dans l'âge du périssable et de l'interchangeable tant les symboles qu'elle fixait comme pour l'éternité sont aujourd'hui inopérants.

Mais il est difficile de retrouver son chemin dans la Biennale du parc floral. C'est une fête, une foire des idées et des choses qui concernent l'homme. C'est pourquoi on glissera sur l'aimable pagaille où rien n'est véritable-ment visible et où tout semble s'offrir en vrac, de bric et de broc...

Il faut sortir de l'ancienne Cartoucherie où s'est logée la Biennale (avec en guise d'audi-torium une grande surface molle qui vous invite à l'abandon tandis que l'on joue du free-jazz), pour aller à l'un des pavillons où ont échoué les travaux d'architecture. Echoué est bien le mot.

Quel naufrage ! Deux ou trois projets avares d'inscription, plus que sommairement présentés.